

# La place de *Bouvard et Pécuchet* dans la Correspondance de Flaubert

Jean-Philippe Miraux

La critique génétique, en interrogeant les projets, la correspondance, les brouillons, les repentirs d'un auteur, met souvent clairement au jour les enjeux spécifiques d'une œuvre. Cette approche est d'autant plus essentielle dans le cas du *Bouvard et Pécuchet* de Flaubert, que, si l'on en croit ses multiples lettres, ce livre a été l'œuvre de sa vie.

Albert Thibaudet note, dans son *Gustave Flaubert* : « L'origine la plus lointaine de *Bouvard* se trouve sans doute dans le personnage du Garçon ; Flaubert enfant savourait déjà la volupté de sentir la bêtise humaine l'envahir à la façon d'une horreur sacrée, se faire consubstantielle à lui, se dédoubler en réalité de la bêtise et conscience de la bêtise<sup>1</sup>. » Et la volumineuse *Correspondance* flaubertienne porte les traces constamment répétées de cette volonté de traquer impitoyablement la bêtise des comportements humains.

## Genèse d'une œuvre

### Une précoce vocation à déceler la bêtise

Cet intérêt pour la bêtise est déjà présent dans une savoureuse lettre écrite avant le premier janvier 1831 (le petit Gustave vient juste d'avoir dix ans !) à l'ami Ernest Chevalier : « Je t'enverrais aussi de mes comédies. Si tu veux nous associer pour écrire moi, j'écrirais des comédies et toi tu écriras tes rêves, et comme il y a une dame qui vient chez papa et qui nous conte toujours des bêtises je les écrirais. » (*sic*)

Par ailleurs, René Dumesnil note, dans son introduction à *Bouvard et Pécuchet*<sup>2</sup>, que Flaubert aurait écrit, à seize ans, une *Leçon d'histoire naturelle, genre commis* (1837) qui pourrait être une première esquisse de notre livre. Le *Commis*, le *Garçon*, serait un être imaginaire, ridicule, lourd, balourd, qui réunirait tous les défauts bourgeois, les *a priori*, les préjugés d'un bon sens aveugle que le jeune Flaubert ne pourrait tolérer longtemps.

---

1. Albert Thibaudet, *Gustave Flaubert*, Gallimard, Paris, 1935, p. 203.

2. René Dumesnil, *Bouvard et Pécuchet*, La Pléiade, vol. II, 1968, p. 696 et suivantes.

Enfin son ami Maxime Du Camp, dans ses *Souvenirs littéraires*, rappelle que, dès 1843, Flaubert lui « parlait du désir qu'il éprouvait d'écrire l'histoire de deux expéditionnaires qui, héritant par hasard d'une petite fortune, se hâtent de quitter leur bureau, se retirent à la campagne, essayent de tout pour se distraire, meurent d'ennui et finissent, pour occuper leur temps et vaincre le dégoût qui les noie, par se mettre à copier du matin au soir, comme ils faisaient à l'époque où, simples commis, ils maudissaient leur destinée<sup>1</sup> ». Du Camp note également que Flaubert, en 1874, « mettait à exécution un ancien projet de jeunesse, et qu'il écrivait cette histoire dont il m'avait déjà parlé en 1843<sup>2</sup> ».

Ces quelques remarques préliminaires montrent donc que, très tôt, l'auteur de *Bouvard et Pécuchet* eut en haine la bêtise, la stupidité, et que son dernier livre nous semble être le bilan de ses observations, de ses analyses de l'être humain, de son aptitude à repérer, chez ses semblables, la sottise et l'inintelligence, aptitude qu'il lèguera en partage à ses deux personnages après qu'ils auront suffisamment fréquenté les habitants de leur village : « Alors, une faculté pitoyable se développa dans leur esprit, celle de voir la bêtise et de ne plus la supporter. »

### En haine de la bêtise

Car régler ses comptes à la bêtise semble avoir été une préoccupation constante chez Flaubert. Pour lui, *Bouvard et Pécuchet* sera la somme qu'il consacrera à ce motif majeur, l'ouvrage où il collectera systématiquement les défauts de jugement, les théories inadéquates, inopérantes ou erronées ; une sorte de monstrueuse encyclopédie de l'erreur, dans laquelle les deux protagonistes vont méthodiquement réunir les pires inepties, les échecs répétés, qu'il s'agisse de gymnastique, d'éducation, de chimie ou d'agriculture. Certes, il existera, en cours de volume, une sensible évolution de la bêtise — voire de l'intelligence — des deux bonshommes. Mais ils ne constituent pas la seule cible de Flaubert : c'est l'homme social dans son entier qui est visé, l'homme grégaire, et le village où s'installent Bouvard et Pécuchet, Chavignolles, est la représentation miniature de la bêtise humaine, avec ses notables, ses haines secrètes, ses ragots et son mépris de l'originalité. Il s'agit donc bien, pour Flaubert, **d'exprimer son aversion des idées reçues**, des poncifs véhiculés par ceux qu'il appelle, avec colère, ses contemporains. Dans une lettre bien ancienne (celle en date du 17 décembre 1855), il écrit à son amie Louise Colet : « J'ai quelquefois de prurits atroces d'engueuler les humains, et je le ferai à quelques jours, dans dix ans d'ici, dans quelque long roman à cadre large. » Le livre est ici déjà en germe : on y repère la raison, le but, la cible et le moyen. Presque vingt années plus tard, lorsque Flaubert s'apprête à réaliser son projet, après l'achèvement de *Madame Bovary*, de *Salammbô* et de *L'Éducation sentimentale*, les termes employés dans la *Correspondance* sont plus agressifs et, dans

1. Maxime Du Camp, *Souvenirs littéraires*, Hachette, 1896, p. 185.

2. *Idem*, tome II, p. 390.

la solitude de sa maison de Croisset, l'écrivain ressasse son amertume, peaufine son arme car, pour lui, la littérature sera un lieu de combat, un lieu éristique où les enjeux idéologiques, éducatifs, philosophiques et moraux seront débattus. Le registre de la colère flaubertienne est alors évident : « [...] je médite une chose où *j'exhalerai ma colère*. Oui, je me débarrasserai de ce qui m'étouffe. Je vomirai sur mes contemporains le dégoût qu'il m'inspirent, dussé-je m'en casser la poitrine ; ce sera large et violent<sup>1</sup>. » Même si l'on tient compte de la tendance assez prononcée aux « coups de gueule » fréquents dans la *Correspondance*, il est indéniable que, cette fois-ci, le projet d'écriture est particulièrement important pour Flaubert : les métaphores médicales de la crise hépatique, du vomissement, sont constamment présentes, un peu comme si l'ironie plus latente des précédents romans n'y avait pas suffi ; **l'époque, à n'en pas douter, a créé les conditions de possibilité d'un livre totalement nouveau** : l'accumulation des lectures provoquera une regurgitation livresque et la littérature deviendra critique, une forme de littérature fielleuse. Ainsi, Flaubert écrit-il à Ernest Feydeau, le lundi 28 octobre 1872 : « Mais avant de crever, ou plutôt en attendant une crevaison, je désire *vuid*er le fiel dont je suis plein. Donc, je prépare mon vomissement. Il sera copieux et amer, je t'en réponds. » ; et, en décembre 1872, au même destinataire : « J'avale des imprimés et je prends des notes pour un bouquin où je tâcherai de *vomir* ma bile sur mes contemporains. Mais ce dégueulage me demandera plusieurs années. » Parallèlement, Flaubert semble pressentir qu'il s'agira du livre de sa vie, du livre fondamental qui, peut-être, l'épuisera, mais fournira une signification majeure à son œuvre : « Je voudrais n'aller visiter les sombres bords *qu'après avoir vomi le fiel qui m'étouffe*, c'est-à-dire pas avant d'avoir écrit le livre que je prépare. Il exige des lectures effrayantes et l'exécution me donne le vertige quand je me penche sur le plan. Mais cela pourra être drôle<sup>2</sup>. »

### **Un projet annoncé : écrire une « encyclopédie critique en farce »**

On peut noter, avec René Descharmes, que la première allusion **non équivoque** au roman daterait du mois d'août 1872, dans une lettre à Madame Roger des Genettes : « Je vais commencer un livre qui va m'occuper pendant plusieurs années. Quand il sera fini, si les temps sont prospères, je le ferai paraître en même temps que *Saint Antoine*. C'est l'histoire de ces deux bonshommes qui copient une espèce d'encyclopédie critique en farce [...] Pour cela il va me falloir étudier beaucoup de choses que j'ignore : la chimie, la médecine, l'agriculture. » **Il existerait donc deux temps dans ce projet**. D'une part il s'agirait de réaliser une encyclopédie, c'est-à-dire d'inventorier, de classer, de circonscrire le savoir, de rassembler des connaissances philosophiques, scientifiques, historiques ; de dénombrer, de parcourir à nouveau un chemin qui, d'un savoir l'autre, a permis le

1. Lettre à Madame Roger des Genettes, samedi 5 octobre 1872.

2. Lettre à Madame Roger des Genettes, décembre 1879.

constitution des champs de connaissances humaines. Par ailleurs, cette encyclopédie serait « critique en farce » : elle serait le lieu où l'écrivain maintient un écart face au savoir, l'interroge pour en tracer les limites et pour le subvertir par la dérision et le rire. Car la farce aura ici une vertu corrosive : à l'entassement infatigable des lectures et des connaissances répondra le geste têtue et répétitif des deux bonshommes qui expérimenteront chaque affirmation, collectionneront les échecs, ce qui rendra chaque discipline culturelle soupçonnable, voire ridicule. Ce double jeu de l'entassement et de la critique permet à Flaubert, en définitive, de passer au crible du rire et de l'ironie la totalité des découvertes pour en souligner la vanité. Plus qu'un roman où l'intrigue pourrait intéresser le lecteur, *Bouvard et Pécuchet* est l'œuvre d'un homme qui porte son interrogation sur l'histoire des idées. Voilà pourquoi Flaubert écrit à Auguste Sabatier : « Mais comme je ne puis éviter qu'on le prenne pour un roman, je voudrais bien qu'on y vît un roman philosophique. »

#### **Un nouveau *Discours de la méthode* ?**

Qu'on se souvienne dès lors que Descartes avait choisi de donner un sous-titre à son célèbre ouvrage, paru en 1637 : il s'agissait du *Discours de la méthode pour bien conduire sa raison et chercher la vérité dans les sciences*. Flaubert, deux siècles et demi plus tard, écrit à Madame Gertrude Tennant, le 6 décembre 1879 : « Le premier volume de mon infernal bouquin sera fini, le second ne me demandera plus que 6 mois et je regarderai l'œuvre comme terminée. Ce que c'est ? Cela est difficile à dire en peu de mots. Le sous-titre serait : *Du défaut de méthode dans les sciences*. Bref, j'ai la prétention de faire une revue de toutes les idées modernes. » Ce n'est donc pas exactement la bêtise des deux bonshommes qui est mise en cause, ce sont les sciences mêmes auxquelles la méthode fait défaut ; pour Flaubert, le projet est non pas de dénoncer le savoir, mais de souligner la source de l'ignorance dont il faut absolument repérer l'origine. Ainsi la *Correspondance* souligne-t-elle la nécessité d'un retournement du savoir vers les conditions de possibilité de son ignorance, et semble répondre, en écho, à telle remarque de Nietzsche, dans *Le Livre du philosophe* : « L'instinct de la connaissance, parvenu à ses limites, se retourne contre lui-même pour en venir à la critique du savoir<sup>1</sup>. » La question de la validité des sciences passe alors par cette sorte d'**anti-discours de la méthode** qui interroge les sciences en les expérimentant, en les opposant et en exacerbant les contradictions des différents systèmes. Tâche exaltante pour Flaubert, mais tâche qui exige un écrasant travail dont l'écrivain, dans ses lettres, rappelle à chaque instant l'impérieuse nécessité.

---

1. Nietzsche, *Le Livre du philosophe*, aphorisme 37, trad. Angèle K. Marietti, Aubier-Flammarion, 1969, p. 55.

## L'écrivain à la peine

### L'énormité du projet

Dès 1872, Flaubert écrit à sa nièce Caroline : « Je commence mes grandes lectures pour *Bouvard et Pécuchet*. Je t'avouerai que le plan, que j'ai relu hier soir après mon dîner, m'a semblé superbe, mais c'est une entreprise écrasante et épouvantable. » (jeudi 22 août) ; et, à la même, le lundi 8 septembre 1872 : « Je suis effrayé de ce que j'ai à faire pour *Bouvard et Pécuchet*. Je lis des catalogues de livres que j'annote [...] Mais *Bouvard et Pécuchet* m'épouvantent. » Si, nous le verrons, les difficultés de style et de composition ne sont pas négligeables, c'est surtout le sujet qui préoccupe Flaubert : le projet encyclopédique présuppose de très nombreuses recherches, d'autant plus qu'il ne s'agit pas seulement d'un classement des connaissances, mais aussi de leur critique. Il conviendra donc d'être précis, exhaustif et prudent. Aussi Flaubert se documente-t-il abondamment, harcelant ses correspondants de questions sur l'art, l'éducation, la philosophie, la métaphysique, la chimie, consultant des bibliothèques, commandant de nombreux volumes. Au début de l'année 1880, il écrit à Madame Roger des Genettes : « Savez-vous à combien se montent les volumes qu'il m'a fallu absorber pour mes deux bonshommes ? À plus de 1 500 ! Mon dossier de notes a huit pouces de hauteur. Et tout cela ou rien, c'est la même chose. Mais cette surabondance de documents m'a permis de n'être pas pédant ; de cela, j'en suis sûr. » (25 janvier) Entreprise écrasante, livre d'une vie qui exige du labeur et de la hauteur, de la peine, de la persévérance, car il ne s'agit plus seulement de développer une fable, mais d'engager avec le savoir un combat sans relâche, un questionnement qui mette à l'épreuve la validité de tous les champs cognitifs. Flaubert le sait bien, lui qui pressent la lenteur du cheminement, l'ampleur des interrogations, le danger de la démarche, les insurmontables difficultés du projet : « Je commence enfin *Bouvard et Pécuchet* ! Je m'en suis fait le serment ! Il n'y a plus à reculer ! Mais quelle peur j'éprouve ! Quelles transes ! Il me semble que je vais m'embarquer pour un très long voyage, vers des régions inconnues, et que je n'en reviendrai pas », écrit-il à Tourgueneff le mercredi 25 juillet 1874. Et, à sa nièce Caroline : « Je patauge, je rature, je me désespère. J'en ai eu, hier au soir, un violent mal d'estomac. » (6 août 1874)

Mais à cette terrible angoisse de l'inachèvement vient s'ajouter la peur légitime de l'insuccès, dans la mesure où Flaubert prévoit bien que les attentes du lecteur ne conviennent pas au livre qu'il projette d'écrire. Cette compréhensible inquiétude est en effet liée à la problématique de la réception.

### Le livre sera-t-il lisible ?

Le critique littéraire allemand Hans Robert Jauss, dans *Pour une esthétique de la réception*, rappelle que « l'horizon d'attente » d'un lecteur est lié à l'aptitude et à l'habitude d'un public de recevoir une œuvre nouvelle. L'écart esthétique provient de la distance qui sépare la nouveauté de l'œuvre

des conditions de réception moyennes d'un lectorat ; et si cet écart esthétique est trop important, l'œuvre sera refusée ou rejetée par le public potentiel auquel elle était censée s'adresser. Telle est la question fondamentale que Flaubert se pose, car son prochain ouvrage risque bien de faire partie d'une forme de littérature déceptive : « Du reste, il faut être absolument fol pour entreprendre un pareil livre. J'ai peur qu'il ne soit, par sa conception même, radicalement impossible. Nous verrons. Ah, si je le menais à bien... quel rêve ! »

Cette lettre, adressée à George Sand, date du samedi 26 septembre 1874. Flaubert a commencé d'écrire son livre depuis quelques mois. Mais lorsque l'œuvre prend corps, les angoisses deviennent insupportables : « J'ai peur que ce livre-là ne soit d'un comique pitoyable, enfin *raté*, absolument » (à Madame Roger des Genettes, juillet 1877). Ou encore : « D'ailleurs, c'est mon but (secret) : ahurir tellement le lecteur qu'il en devienne fou. Mais mon but ne sera pas atteint par la raison que le lecteur ne me lira pas ; il sera endormi dès le commencement » (à Madame Brainne, le 30 décembre 1878). En fait, la préoccupation majeure de Flaubert réside dans la peur du ressassement : « Le grand danger est la monotonie et l'ennui » écrit-il à Tourgueniev, le 25 juillet 1874 ; et, à sa nièce Caroline : « Le difficile, dans un sujet pareil, c'est de varier les tournures » (15 octobre 1874) Enfin, à Émile Zola, le 5 octobre 1874 : « Ce sacré bouquin me fait vivre dans le tremblement. Il n'aura de signification que par son ensemble. Aucun *morceau*, rien de brillant, et toujours la même situation, dont il faut varier les aspects. J'ai peur que ce ne soit embêtant à crever. » De fait, Flaubert en a cruellement conscience, les situations romanesques risquent d'être répétitives, car il ne s'agit pas de développer une intrigue mais d'exposer comiquement les absurdités et les contradictions des connaissances humaines ; **à la narration romanesque se substitue le « comique d'idées »** qui nécessite une apparence de fable susceptible de transmettre le projet philosophique : « Je suis perdu dans les combinaisons de mon second chapitre, celui des sciences, et pour cela je reprends des notes sur la physiologie et la thérapeutique au point de vue comique, ce qui n'est pas un petit travail. Puis il faudra les faire comprendre et les rendre plastiques. Je crois qu'on n'a pas encore tenté le comique d'idées » (à Madame Roger des Genettes, 2 avril 1877). L'enjeu flaubertien est donc d'écrire un simulacre de roman permettant de maintenir l'intérêt dans la mesure où le lecteur est habitué à lire des œuvres divertissantes : « Il faut être maudit pour avoir l'idée de pareils bouquins ! J'ai enfin terminé le premier chapitre et préparé le second qui comprendra la Chimie, la Médecine et la Géologie, tout cela devant tenir en 30 pages ! Et avec des personnages secondaires, car il faut un semblant d'action, une espèce d'histoire continue pour que la chose n'ait pas l'air d'une dissertation philosophique » (à la même, avril 1875). Désormais, pour Flaubert, l'alternative est très simple : si l'on refuse d'imaginer un livre divertissant, **il convient d'accepter que les lecteurs seront peu nombreux, mais complices** : « Ceux qui lisent un livre pour savoir si la baronne épousera le vicomte seront dupés, mais j'écris à l'intention de quelques raffinés »

(à Madame Gertrude Tennant, le 6 décembre 1879). Certes, c'est ailleurs qu'il faudra rechercher l'importance d'une telle œuvre ; il sera toutefois essentiel de divertir...

### Devenir saltimbanque

Dans une lettre du 8 mars 1880, Flaubert fait part de ses multiples inquiétudes à sa nièce Caroline : « La vraie force est dans l'exagération de la souplesse. L'artiste doit devenir un saltimbanque. » Il faut amuser pour « faire passer le fond » (d'où la grande utilité de la farce !) et, surtout, pour avancer masqué. À y regarder de plus près, il est vrai que la structure de *Bouvard et Pécuchet* est simple : le passage d'une discipline à l'autre (de l'agriculture à l'arboriculture, par exemple) s'effectue quasiment sans transition. Et c'est bien souvent l'effet théâtral des attitudes et des costumes des deux bonshommes qui permet de construire le comique de situation. Ainsi, le saltimbanque n'est pas seulement l'auteur, ou l'artiste. C'est aussi le personnage qui prend la pose et se déguise, car mimer l'attitude du spécialiste, c'est masquer son ignorance sous l'apparence du savoir :

Quelquefois Pécuchet tirait de sa poche son manuel ; et il en étudiait un paragraphe, debout, avec sa bêche auprès de lui, dans la pose du jardinier qui décorait le frontispice du livre. Cette ressemblance le flatta même beaucoup. Il en conçut plus d'estime pour l'auteur.

On voit, dans cette brève citation, le rôle essentiel que joue le costume qui permet de multiplier le ridicule par une sorte de mise en abyme (Pécuchet voit sur le manuel Pécuchet qui regarde Pécuchet...) et de faire sourire à propos de sujets parfois graves. Car Flaubert y revient sans cesse, faire rire en tournant les idées en dérision, rien n'est plus difficile : « Me voilà à la partie la plus rude (et qui peut être la plus haute) de mon infernal bouquin : c'est-à-dire la métaphysique ! Faire rire avec la théorie des idées innées ! Voyez-vous le programme ? » (à Madame Roger des Genettes, le 15 juillet 1879) Le programme ? Tout l'enjeu se trouve bien dans ce terme, puisqu'en dernière analyse le livre est structuré comme un **catalogue** où l'auteur recopie systématiquement les erreurs scientifiques et les met en scène pour que ses deux copistes simulent des connaissances qu'ils ne possèdent pas et, par bonds successifs, parcourent la totalité des savoirs. De la copie aux copistes, puis des copistes à la copie, la dernière œuvre de Flaubert ouvre la littérature sur l'ère du soupçon, une littérature euristique qui vise à dévoiler la bêtise humaine tout en l'obligeant à rire d'elle-même. Autant dire que ce grandiose projet est celui d'un fou conscient de sa folie, puisqu'il sait que le contenu (la stupidité) est infiniment plus important que le contenant (le livre) : « Si je connaissais quelqu'un entreprenant une pareille besogne, je le ferais enfermer à Charenton, car il faut être archi-fou pour vouloir mettre l'océan dans une bouteille, ce qui est le cas de votre serviteur. » (à Madame Brainne, jeudi 21 août 1879)

Question de contenu et de contenant qui semble avoir constitué l'interrogation essentielle de Gustave Flaubert, comme en témoigne cette lapidaire réflexion adressée à Ernest Feydeau : « La vie est courte, et l'Art long. »

## Deuxième partie

# LE PROCÈS DU ROMANESQUE

L'« infernal bouquin » selon l'expression même de Flaubert, marque une véritable rupture dans la littérature non seulement par sa volonté d'interroger de façon critique les savoirs de l'époque mais aussi par la déconstruction du modèle classique qu'il opère. Si l'exploitation d'une documentation vraie et le parti pris d'exactitude renvoient aux principes de l'esthétique réaliste, *Bouvard et Pécuchet* ne semble guère sous-tendu par le désir d'une reproduction fidèle du réel. La chronologie aberrante, le mode narratif qui prend le parti de juxtaposer de façon arbitraire les épisodes et qui privilégie les structures répétitives et cycliques, le traitement caricatural et parodique qui déconstruit la notion de personnage en tant qu'entité psychologique constituée ou individu déterminé, transgressent les catégories de la vraisemblance, de la causalité logique et de la liaison chronologique, propres à l'esthétique romanesque. Roman à l'écriture schématique, épurée et systématique, où il ne se passe rien, où l'intrigue s'est dissoute, où le narrateur s'est dilué en une voix anonyme et impersonnelle qui n'est plus l'ordonnateur supposé de la fiction, *Bouvard et Pécuchet* est peut-être le « Livre sur rien » rêvé par Flaubert. « L'homme qui forgea le roman réaliste avec *Madame Bovary* fut aussi le premier à le faire éclater », affirme Borgès dans *Discussion*.

L'œuvre qui se constitue « dans un rapport fondamental à ce qui fut écrit » selon l'analyse de Michel Foucault, révèle une conscience moderne du livre et du discours. Livre sur le livre, *Bouvard et Pécuchet* est une réflexion sur la création littéraire comme réécriture, comme copie, comme dialogue incessant avec d'autres textes. Reproduisant des fragments textuels, des résumés d'ouvrages scientifiques, l'œuvre littéraire qui ne s'élabore que dans l'espace du savoir et des textes antérieurs n'a plus pour référence la réalité mais la bibliothèque, les archives, les traités scientifiques. La copie, une pratique gestuelle vide de sens qui consiste à collectionner et commenter les sottises de l'époque, symbolise cette impossibilité de la littérature. Dans sa manière d'interroger le langage, le roman inachevé de Flaubert constitue une sorte d'expérience de la mise en mort du roman qui inaugure le roman moderne et les œuvres de Joyce, Kafka et Beckett.

*Franck Evrard*